



PHOTOGRAPHIE

Francesca Woodman, étoile filante de la photographie

La Fondation Henri Cartier-Bresson, à Paris, expose l'œuvre fulgurante et sensible de cette jeune artiste prodige américaine passée comme une comète dans le monde de l'art.

« **V**ous ne pouvez pas me voir de la ou je me regarde en moi », disait l'Américaine Francesca

Woodman, dans les années 1980, alors qu'élevée sous le vaste ciel des Rocheuses par des parents artistes, avec un frère, deux chats, des leçons de piano, les lectures de Gertrude Stein, elle cherchait, encore étudiante, dans la vie et dans ses expérimentations photographiques, à « redevenir une fois un être ».

À la Fondation Cartier-Bresson, où 160 épreuves issues d'à peine neuf années de création compulsive sont remarquablement exposées sur des cimaises roses, on se demande comment faire pour ne pas regarder ses séries bouleversantes à travers le prisme de la courte et tragique existence de leur auteur. On lutte pour que son suicide – un saut de l'ange depuis son atelier de

la 12^e Rue, dans l'East Village, à New York, le 19 janvier 1981, à vingt deux ans – ne masque pas la qualité d'un travail qui ne deviendrait plus que le prétexte à une exploration mentale post mortem.

Femme et fantôme

Elle est d'autant plus dure à écarter, cette confusion inévitable, que Francesca Woodman passe son temps à construire sa disparition par l'image. Son corps, le plus souvent nu, en mouvement, parfois flou jusqu'à se dissoudre dans la matière noire et blanc du 6x6, passe au travers d'une pierre tombale, s'accroupit dans des vitrines vides ou pleines d'animaux empaillés, donne l'impression d'être happé par un vortex surgi de sous une fenêtre.

Dans des espaces clos voués à la démolition, elle erre entre miroirs cassés, plaques de verre aux angles coupants qui renvoient des reflets éclaires par des lumières spectrales. Là, elle disparaît derrière la chemi



FROM SPACE (1976), DE FRANCESCA WOODMAN. PHOTO BETTY AND GEORGE WOODMAN

née. Ici, elle s'infiltré dans le papier peint, s'incruste dans les murs. Face au destin auquel elle s'offre, elle a vite fait de fuir. Elle se dissout, s'éjecte, s'escamote, s'évapore, se cache, se dissimule. Elle rend visible la dématerialisation des êtres et des choses. Corps coupe par le cadrage et la vie, elle est présente et absente, femme et fantôme. À tout jamais enfant. Insaisissable. Même à l'extérieur, elle se débrouille pour se

fondre dans un arbre, les bras recouverts d'écorce...

Chez elle, il ne s'agit pas de s'exhiber, mais, bel et bien, de montrer son corps et, dans un même mouvement, de le dérober à l'objectif. Dangereux jeu de cache-cache existentiel où l'artiste part de rien, avec des objets de rien pour aller chercher les choses du réel qui ne lui font pas peur, mais aussi celles, bien au fond d'elle, qui la terrifient.

On dit qu'elle portait l'empreinte de sa disparition. On l'appelle la Sylvia Plath de la photographie, du nom de cette jeune poétesse américaine qui, atteinte du mal de vivre, jeune, se suicida.

Même si leurs œuvres peuvent être interprétées comme les chroniques d'un suicide annoncé, la comparaison est un peu facile. Car si les féministes voient dans Sylvia Plath l'archétype de la femme victime

d'une société machiste, rien ne dit, si elle avait eu le temps de s'épanouir, que l'œuvre de la photographe culte eût été féministe.

Même si chez elle, les rôles sont inversés. Ce n'est pas l'homme qui prend le nu de la femme comme sujet de représentation. S'emparant de l'espace, c'est elle qui se coltine sa propre représentation, nourrie de multiples références à l'histoire de l'art. On pense à Cindy Sherman

L'artiste passe son temps à construire sa disparition par l'image.

pour la question identitaire, à Helena Almeida pour la mise en scène de ses propres performances, à Duane Michals pour le côté narration, une notation poétique.

Ce qui est sûr, c'est que, lectrice d'Andre Breton, Francesca Woodman fait partie de la famille Man Ray, Hans Bellmer, Claude Cahun et glisse dans ses images des objets chers aux surréalistes, tels miroirs, gants, mains, cygnes, anguilles, symboles sexuels. Une photo la montre soulevée du sol par les cheveux. Sur une autre, son sexe se dissimule derrière un masque. Sur un autoportrait, des chaînes de bulles sortent de sa bouche. Et toujours cette façon de s'éclipser dans la moisissure d'un mur, de rejeter codes et carcans, comme Le Tintoret qu'elle admirait parce qu'il avait, en son temps, envoyé bouler la perspective...

MAGALI JAUFFRET

« Devenir un ange » commissaire Anna Tellgren Fondation Henri Cartier-Bresson 2 impasse Lebourg Paris 15° jusqu'au 31 juillet www.henricartierbresson.org Le livre *Francesca Woodman devenir un ange* est édité par [Xavier Barral](#) 232 pages 35 euros